

Henri VanLier, ANTHROPOGENIE

Constitution continue d'Homo comme état-moment d'Univers
(SGDL 1995-1997 - Quatrième état : juillet 1997)

Chapitre 6 - Les effets de champ

- A. ATTRACTEURS MULTIPLES ET BASSINS D'ATTRACTION
- B. LES EFFETS DE CHAMP PERCEPTIVO-MOTEURS FIXATEURS. LES BONNES FORMES
- C. LES EFFETS DE CHAMP PERCEPTIVO-MOTEURS DYNAMIQUES. LES MOUVANCES
- D. LES EFFETS DE CHAMP PERCEPTIVO-MOTEURS EXCITES. TEXTURES VS STRUCTURES
- E. LES EFFETS DE CHAMP LOGICO-SEMIOTIQUES FIXATEURS, DYNAMIQUES ET EXCITES
- F. LES STIMULI-SIGNES
 - 1. La topologie-cybernétique sexuelle
 - a. La vulve topologisante, géométrisante, écrivante
 - b. Le pénis ithyphallique
 - c. Les mamelles saillantes
 - d. Les organes externes-internes. La libido
 - 2. La partition-conjonction sexuelle
 - a. La relation tenon-mortaise et gantant-ganté sensible
 - b. L'orgasme bisexuel
 - 3. La partition-conjonction généralisée
- G. LES FANTASMES ET L'IMAGINAIRE
 - 1. Les fantasmes de choses-performances
 - 2. Les fantasmes de *woruld
 - 3. Les fantasmes de la partition-conjonction (sexuelle et généralisée)
 - 4. Les fantasmes fondamentaux comme hyperchamps organo-techno-sémiotiques
 - 5. L'aura (fantasmatique) de la présence-absence
 - 6. Les fantasmes compulsionnels
 - 7. L'imaginaire en tant qu'il couvre l'imagination et les fantasmes
- H. SEMIOTIQUE DES EFFETS DE CHAMP
- I. REEL VS REALITE

La segmentarisation et la transversalisation, l'angularisation et la processionnalité <1A et C> ne sont pas des opérations froides. L'indicialité <2> et l'indexation <3>, et plus généralement la possibilisation <4> non plus.

A. ATTRACTEURS MULTIPLES ET BASSINS D'ATTRACTION

Des tensions y naissent continûment entre des attracteurs multiples et divergents. Pour le cerveau orchestral d'Homo <1D2g> et pour tous ses sens plus ou moins intégrateurs, mais surtout pour sa vue globalisatrice et pour son ouïe proportionnante et échoïsante <1CA-B>, il est difficile de saisir une chose (cause) <2D> sans que d'autres choses n'interviennent en même temps. Chacune exerce son attraction et sa répulsion, et module pour autant l'attraction et la répulsion des autres.

Dans la perception et la motricité hominiennes, ces attracteurs et leurs champs associés déterminent des effets de champ que nous appellerons les effets de champ perceptivo-moteurs, car la perception et la motricité n'y sont pas dissociables, chacune non seulement supposant l'autre, mais en découlant partiellement ; il vaudrait même mieux dire effets de champ moteurs-perceptifs <1D1b>. Semblablement, dans le domaine des signes, des tensions naissent entre les indices, entre les index, entre indices et index, entre indicialité et indexation, voire entre l'ensemble des signes et le corps. Nous parlerons en ce cas d'effets de champ logico-sémiotiques.

Les deux types d'effets de champ se retrouvent et se développent puissamment dans les images, la musique, le langage, l'écriture, et nous aurons l'occasion de les retrouver et d'en affiner la compréhension à cette occasion. Mais ce que nous venons de voir des indices, des index, ainsi que de la possibilisation, suffit à en montrer la nature. Et aussi à souligner le rôle très précoce qu'ils durent jouer dans l'anthropogénie. Il faut les envisager dès ici.

B. LES EFFETS DE CHAMP PERCEPTIVO-MOTEURS FIXATEURS. LES BONNES FORMES

Il est indispensable pour les vivants que certaines tensions entre attracteurs leur soient données de façon fixe, et même fixatrice, focalisante, travaillant en entonnoir. C'est le cas du trou dans le mur pour une guêpe ou un martinet nidifiants. De certaines boules sur le sol pour un poulet. De signaux typiques de la proie pour le prédateur : ainsi du tracé caractéristique que fait une certaine tache d'ombre pour le chat, et que nous appelons une souris. A ces exemples visuels il faudrait ajouter des exemples auditifs, olfactifs, tactiles, électriques, etc.

Dans tous ces cas, un système nerveux est polarisé, fixé (on ne dit pas immobilisé) dans une fixité plus ou moins fascinante, au point d'exclure au moins partiellement une autre saisie. Ce sont les "bonnes formes" de la Gestaltheorie, celles dont les effets de champ entre les attracteurs dégagent une résultante stable spatialement et/ou temporellement. Ces bonnes formes sont la matière des stimuli-signaux de l'éthologie <2H>.

Chez Homo, quand on parle de bonnes formes, on songe d'emblée au carré, au cercle, au losange, ou tout simplement à l'angle droit et au cadre, du moins depuis le néolithique. Ce sont là des formes techniques, inexistantes dans la nature préhominiennne, mais que précisément dans le corps hominien montrent la pupille et l'iris détachés sur le blanc de l'oeil, la vulve triangulaire et verticalement fendue et, à un degré moindre, le pénis dressé, trois organes ayant une saillance contribuant à leur prégnance. Ainsi, les bonnes formes hominiennes, artificielles ou naturelles, s'inscrivent, par leur figure et par leur fonction, dans le domaine des index <3>, tantôt chargés biologiquement, tantôt déchargés techniquement et mathématiquement <14>. Même chargées et puissantes, elles n'ont jamais la prégnance incoercible qu'elles ont chez l'animal, à cause de la distanciation technique et sémiotique ambiante. A cause aussi de leur caractère indexateur.

Il existe un cas où l'on saisit sur le vif le travail intégrateur du cerveau hominien dans la saisie des bonnes formes mathématiques (faites d'index déchargés). C'est celui des bonnes formes réversibles. Prenons le dessin d'un cube, et supposons que le cube y soit d'abord perçu en saillie. Or, après un temps, il se retourne brusquement en fuite, quitte à se retourner à nouveau en saillie l'instant d'après. Il suffit, en effet, que le regard globalisateur et transversalisant d'Homo saisisse une des lignes du dessin comme étant en avant ou en arrière pour que le computer chimique qu'est le cerveau mammalien et primatal opère instantanément une répartition tridimensionnelle cohérente des autres lignes de proche en proche. Cette expérience a l'intérêt de montrer que, même transversalisée et frontalisante, la perception-motricité hominiennne demeure phylogénétiquement rostrale, sélectionnée pour l'attaque-fuite et pour la prédation.

Un autre cas instructif est celui de l'effet Müller-Lyer. On y voit que deux segments de droite physiquement égaux sont perçus plus grands ou plus petits selon que de leurs extrémités partent des obliques vers leur au-delà ou leur en-deçà. Voilà un effet de champ direct et stable, d'autant plus cernable que nous pouvons le faire varier : par exemple en augmentant ou diminuant l'angle des obliques, ou en les traçant plus loin que les extrémités des segments de départ. On a souvent parlé à ce propos d'illusion d'optique. Ce n'est nullement une illusion, mais une conséquence du travail cérébral inhérent à toute perception-motricité, et particulièrement sensible chez Homo dans les bonnes formes faites d'index purs.

C. LES EFFETS DE CHAMP PERCEPTIVO-MOTEURS DYNAMIQUES. LES MOUVANCES

Souvent la situation est plus compliquée. Il ne s'agit plus seulement de repérer spatio-temporellement un donné immobile ou mobile, mais de supputer à travers lui les forces composées et les efforts dont il procède. Ce calcul est approximatif et travaille avec des coordonnées flottantes, déployant des effets de champ souples, où il y a plus de courbures que de plans et de droites. Il s'agit en effet de saisir des mouvances à travers des mouvements. Suffisamment, opératoirement.

Les spécimens hominiens, tenant longuement en main des pierres et os à façonner, des mets à maçonner, des nourrissons à pouponner, ont dû devenir très vite capable de pareilles estimations, qui servirent alors à Homo chasseur à mesure qu'il conçut des armes de chasse, à Homo ludens

quand il joua à se lancer et rattraper des pierres, comme plus tard des balles. Il serait intéressant de savoir si les animaux antérieurs ont besoin de pareilles estimations, ou si pour atteindre leurs proies ils se contentent de percevoir leurs mouvements sans avoir à spécifier les poids et les forces trahies par ces mouvements. La question a déjà été posée à l'occasion du cerveau <1D2b>.

Les physiciens opposent la cinématique, qui se limite aux mouvements, et la dynamique, qui prend en compte les forces engagées. Nous parlerons donc d'effets de champ perceptivo-moteurs dynamiques.

D. LES EFFETS DE CHAMP PERCEPTIVO-MOTEURS EXCITES. TEXTURES VS STRUCTURES

Cependant, les attracteurs perceptivo-moteurs sont souvent si multiples et en tels conflits d'attraction que les résultantes de leurs effets de champ sont instables. Non seulement entre eux, mais aussi dans leur rapport avec leur fond, sur lequel ils se détachent fragilement (Simondon). Comme cette instabilité provoque un ébranlement vers le dehors, il est suggestif d'employer le langage des physiciens (Thom), et de dire que ces effets de champ sont excités (citare, branler, ex). Il eût été plus suggestif encore de dire qu'ils sont aussi incité (citare, in), puisque leur ébranlement résonne autant vers le dedans. Malheureusement, incité est déjà réservé en français à d'autres fins, et nous dirons simplement effets de champ perceptivo-moteurs excités, pour effets de champ perceptivo-moteurs excités-incités, qui eût été exact. Le lecteur est prié de ne pas trop oublier cette amputation dans la suite.

Si l'on figurait alors les attractions et répulsions perceptives diverses par des gradients de potentiel, semblables aux lignes qui marquent les altitudes sur nos cartes géographiques, on verrait ces gradients s'espacer à mesure qu'ils s'éloignent des divers foyers gravitationnels, et aussi se courber mutuellement, s'entrecourber en surfaces gauches, là où les champs des attracteurs se chevauchent. On les verrait même parfois brusquement changer de signe, c'est-à-dire signaler le passage de l'attraction à la répulsion, de la courbure à la fracture, du resserrement à la fermeture, etc. La résultante n'étant pas stable, la seule compatibilisation possible tient alors dans le rythme, qui est précisément l'exercice par lequel Homo transforme l'instable et le stable en interstable <1A5>.

L'animal, sans doute parce qu'il est pris dans l'immédiateté des stimuli-signaux, appelés éloquentement releasers (relâcheurs imparables), n'a pas le temps ni l'intérêt de tirer parti des effets de champ excités-incités dont son système nerveux est le lieu. Il n'y a guère que la caresse et le lèchement chez les mammifères et l'épouillage chez les primates qui semblent exploiter assez richement les inflexions et courbures du champ tactile et kinesthésique. Peut-être aussi certaines girations dans les jeux de courses des chiens.

Par contre, les effets de champ excités jouent un rôle considérable chez Homo, qui s'y meut sans cesse pour de nombreuses raisons. (a) Son statut d'animal possibilisateur <4>. (b) Les pentes endotropiques, et donc imaginaires, de son système nerveux et en particulier de son cerveau <1D2f>. (c) La distanciation inhérente aux signes <2A>. (d) Ses performances qui sont toujours en situation dans la circonstance sur un horizon <1B2-3>. (e) De plus, sa tridimensionalité s'impose à des choses

(causes) qui de soi sont plutôt multidimensionnelles ; et il y a une tension entre sa transversalité et une rostralité animale résiduelle <1A2>. (f) Même les segments de sa technique sont toujours en émergence seulement provisoire dans un environnement qui les contredit toujours quelque peu, par son entropie générale, par ses segmentarisations à lui, une montagne, une rivière, certains vivants en désaccord avec les fins et moyens <4G> hominiens.

On peut ainsi, chez Homo, dénombrer des effets de champ perceptivo-moteurs excités tactiles, olfactifs, gustatifs, auditifs, visuels. Le toucher en propose l'expérience première dans la caresse du nourrisson ou de l'amant <17B2a>, quand les mains planes en se déplaçant multiplient, parmi le corps d'autrui et le corps propre, des inflexions entre attracteurs tactiles, au point que fusionnent presque le percevant et le perçu, le mouvant et le mû, le soi et l'autre, à des fins consolatrices ou orgasmiques. La gustation et l'olfaction suscitent des odeurs et des goûts diversement "fermés", "ouverts", "poreux", "compacts", "stables", "vertigineux". La nature mobile des harmoniques du ton tenu <11B> oblige l'ouïe à des ajustements perpétuels entre des synodiques sonores excitées. La vue est obligée aux mêmes compatibilisations quand elle est assaillie ou baignée par les volumes, les traits, les couleurs d'un bistrot qui sollicitent un buveur attablé.

Homo fuit d'ordinaire les effets de champ excités dans ses activités techniques, qui supposent justement des délimitations précises de l'objet manié et du geste qui le manipule, sans interstabilité perturbatrice. Il s'en garde aussi dans la plupart des jeux, qui exigent une application rigoureuse de moyens et de fins. Mais il les entretient et y prend plaisir et jouissance <4H1> presque partout ailleurs.

Comme ils dépendent d'attracteurs trop nombreux et trop divers, ils ne sauraient être coordonnables, comme les effets de champ de fixation et de mouvance. Ils ne peuvent être contrôler (au sens anglais de to control) que par cette compatibilisation qu'est le rythme, avec ses propriétés d'alternance, d'interstabilité, d'accentuation, de tempo, d'autoengendrement, de convection, de strophisme, de gravitation par noyaux, enveloppes, résonances, interfaces. Tout effet de champ excité-incité entretenu est une compatibilisation des incoordonnables.

Ceci nous permet de compléter notre vue de la stature d'Homo. Car si son corps transversalisant a été un tel événement d'Univers ce n'est pas seulement parce qu'il est capable de se dresser verticalement sur l'horizon, c'est aussi que ses membres orthogonalisés et osseusement blocables ont été susceptibles de créer des directions droites ou courbes qui par leurs angles surprenants obligeaient le percepteur visuel à des compatibilisations "dynamiques", et même "excitées", rythmées. Un acteur d'aujourd'hui a, dit-on, de la présence quand, immobile sur une scène, ses membres contrôlés de façon indépendante opèrent des incoordinations subtiles obligeant les spectateurs à des compatibilisations qui les tiennent en suspens par leur fragilité. Depuis Homo erectus, et peut-être déjà habilis, le geste <17F1>, dès qu'il vit, est rempli de pareils effets. Ou de ce que Dostoïevski appelait des "inflexions" ; c'est une "inflexion" du cou de Grouchineka qui faisait l'esclavage amoureux du père Karamazov. Du reste, ce n'était pas le cou lui-même qui s'infléchissait en ce cas, mais l'espace-temps tordu (fragilement) à son occasion.

Les effets de champ perceptivo-moteurs excités invitent à distinguer structures et textures. Les structures, ou protocoles de construction (*struere*, *structura*), appartiennent à l'ordre des bonnes formes coordonnables. Elles sont même si mathématisables que la mathématique a souvent été définie comme la théorie générale des structures ou la théorie de la structure en général. Un tissu est bon exemple de structure si l'on y remarque seulement la position des fils en ce qu'elle répond à une règle d'engendrement.

Les textures sont très différentes, comme le montre également le tissu, dont les fils comportent une matière plus ou moins fragile ou solide, souple ou rigide, lisse ou nodale, d'où le filage puis le tissage comportent des irrégularités qui ne sont pas réductibles à une loi. Pour autant ces irrégularités créent des déroutements locaux ou globaux de la perception-motricité et créent souvent des effets de champ excités-incité, selon des TAUX de proche-lointain, compact-diffus, ouvert-fermé, enveloppant-enveloppé, etc. Le découpage détruit d'ordinaire les structures et altère peu les textures, qui se jugent sur un échantillon. Ainsi, autant la vue convient aux structures, autant c'est le tact, avec ses senseurs de surface et de profondeur, qui inspecte les textures et en jouit. Quant elle évalue une texture, la vue fonctionne comme un tact distanciateur.

Homo a sans doute affectionné les textures. Sans doute parce qu'il a une peau très ostensible et relativement lisse, donnant lieu à une complexion et appelant le tact subtil qu'est la caresse. Sans doute aussi parce qu'elles déclenchent des effets de champ perceptivo-moteurs particulièrement excités. Enfin parce que par cette intrication d'effets de champ et de complexion survolte les singularités, celles des choses, celle des congénères ou des animaux familiers. Le tissage a toujours joué un grand rôle dans les cultures, sans doute parce qu'il combine si étroitement structure et texture.

L'anthropogénie rencontrera beaucoup de phénomènes où les textures jouent un rôle prédominant : le son musical, avec son timbre ; les images picturales et sculpturales, avec leurs effets de matière ; l'image photographique, avec son grain, son derme.

E. LES EFFETS DE CHAMP LOGICO-SEMIOTIQUES FIXATEURS, DYNAMIQUES ET EXCITES

Chez Homo indicialisant et indexateur, donc sémiotique, des effets de champ naissent également en raison des signes, dans la mesure où s'y activent-passivent, comme entre les perceptions, des attractions multiples. Ici encore ces effets peuvent donner lieu à des résultantes (d'état et de gravitation) fixatrices ; d'autres intéresser surtout par leur mouvance, c'est-à-dire par les poids et les efforts qui s'y manifestent. Ainsi chaque groupe hominien a sélectionné des gestes types d'exécution, et aussi des gestes d'expression d'effort qui lui sont propres, permettant aux autres de la reconnaître, et à lui-même de s'identifier.

Mais certains des effets de champ logico-sémiotiques peuvent être également excités. Nous les verrons prendre toute leur force dans l'humour, la malice, l'esprit, le "wit", qui supposent les images, le langage, la musique, l'écriture, etc. ; ou jouent à la fois à travers un texte, une image, leur rapport, dans le tableau de Marx Ernst titré : "La

Vierge fessant l'Enfant Jésus". Mais, comme les effets de champ perceptivo-moteurs excités, les effets de champ logico-sémiotiques excités sont déjà assez exemplifiés par les indices et les index. Et, en les observant sous cette forme primaire, on comprend mieux comment ils ont dû, par leur énergie diffuse, contribuer à susciter les signes plus complexes et être ainsi anthropogéniques.

D'abord, les types de signes sont peu coordonnables entre eux. Par exemple, les indices sont des signes non intentionnels et pleins, tandis que les index sont des signes intentionnels et vides. Les indices vont de l'objet au sujet, tandis que les index vont du sujet à l'objet. Les indices nourrissent la prégnance, tandis que les index confirment ou provoquent le ressaut et la saillance, etc. Voilà déjà autant d'attracteurs divergents, entre lesquels les résultantes, quand il y en a, ne sont pas définitives, mais seulement instables ou interstables, donc susceptibles de courbures, d'inflexions.

D'autre part, on n'oubliera pas que chez Homo l'environnement et les signes sont saisis à travers les modes d'existence de l'animalité antérieure, mais chez lui thématés, possibilisés, modulés : bluff/soumission, sérieux/jeu, exploration/coquetterie, rêve/rêverie. Et à travers les modes du possible, exclusivement hominiens, comme non réalisé, supposé, imaginé, réalisable, nécessaire, impossible, etc.

Enfin, il y a une tension irréductible entre les signes et le corps, que celui-ci soit saisi comme corps d'autrui ou comme corps propre. Le corps est sensible, sensitif, immédiat, concret, labile, périssable. Les signes paraissent insensibles, médiats, abstraits, parfois solides, et même presque impérissables, dans beaucoup d'indices et d'index, et plus encore dans les images, les musiques, les langages et écritures.

Pour désigner tous ces effets de champ, le terme "logico-sémiotique" est encombrant. "Logique" n'aurait-il pas suffi? En anglais peut-être, car la Logique au sens anglo-saxon a trois dimensions : (a) une Syntaxe, considérant les relations des signes entre eux ; (b) une Sémantique, considérant les relations des signes avec leurs désignés ; (c) une Pragmatique, considérant les relations des signes avec leurs utilisateurs. Mais comme "logique" en français, et même parfois en anglais, a un sens plus étroit, il a semblé que "logico-sémiotique", adjectif et substantif, préviendrait que les attracteurs dont il s'agit sont non seulement les signes divergeant à l'intérieur d'un même type du Signe, mais aussi les types du Signe divergeant entre eux.

F. LES STIMULI-SIGNES

Nous avons fermement distingué <2H> les stimuli-signaux, propres au monde animal, et les signes, propres à Homo. En réalité, on trouve dans l'expérience hominienne beaucoup de mixtes des deux, qu'on peut appeler des stimuli-signes. On aura compris que, par ce statut, les stimuli-signes entretiennent des effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques particulièrement intenses et primordiaux.

Ce sont tous ces stimuli où l'instinct animal domine, comme les aliments dans la faim, le gibier qui fuit dans la chasse, l'adversaire qui arrive de front dans le combat, le partenaire sexuel en rut ou en chaleur, mais sans doute aussi parfois des pierres étagées qui appellent

l'étagement de nouvelles pierres, le trou commencé qui appelle compulsivement de nouveaux creusements. Les déclencheurs (releasers) fonctionnent là comme les "bonnes formes" initiatrices des stimuli-signaux de l'animalité, dans la mesure où il s'agit de fonctions vitales. Cependant, dans la conduite hominienne, pareils stimuli sont relativement possibilisés <4A> et en distanciation <2A>, comme il convient à des signes. Ce sont bien à la fois des stimuli-signaux et des signes, des stimuli-signes. Dont la nature est telle qu'ils sont presque fatalement excités-incités.

Parmi les stimuli-signes, les plus complexes <17 intr>, et par conséquent ceux qui sont les plus riches en effets de champ divers perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques sont les stimuli-signes sexuels. C'est à eux que l'anthropogénie doit s'arrêter pour éclairer, et sans doute fonder biologiquement, techniquement et sémiotiquement, les stimuli-signes et même les effets de champ en général.

1. La topologie-cybernétique sexuelle

Parmi les stimuli-signes sexuels d'Homo nous retiendrons les trois qui ont été le plus socialisés dans toutes les cultures : la vulve, le pénis, les mamelles. Chez les animaux préhominiens, ces organes sont plus ou moins protégés et dissimulés par le vol, la reptation, la quadrupédie. Chez Homo, ils ont été rendus évidents par le redressement et la glabrité relative. Et leurs attractions visuelles-tactiles, qui convenaient à la distanciation du signe, sont devenues alors d'autant plus grandes que les stimuli olfactifs, souvent prévalents chez les mammifères, se sont estompés.

a. La vulve topologisante, géométrisante, écrivante

Le tractus génital femelle des mammifères a les fonctions les plus compliquées de réception, d'habitation, de maturation, d'échanges physiologiques subtils et intenses, puis d'évacuation du fœtus. Par quoi s'y exemplifient la plupart des sept catastrophes élémentaires de la topologie différentielle : le pli, la fronce, la queue d'aronde, le papillon, voire les ombilics elliptique, parabolique, hyperbolique. De plus, par son accessibilité partielle, ce tractus active-passive éminemment les couples de la topologie générale : ouvert/fermé, contigu/non contigu, continu/non continu, chemin/non chemin, découvert/caché, proche/lointain, etc. Ce double dynamisme topologique est confirmé par une musculature lisse intrusive et extrusive, des suffusions lubrifiantes, des odeurs cycliques, ainsi que par les blocages labiles des vaisseaux sanguins, contrastant avec les blocages fermes du tractus génital mâle.

La vulve est le bord extérieur de cette structure et texture externe-interne. Chez Homo redressé, elle est devenue à la fois visible et accessible aux manipulations des doigts à commandes distales différenciées, ainsi qu'aux lèvres qui se différencieront par le langage. En même temps, pour Homo angularisant, elle a distribué sa richesse topologique dans le cadre géométrique d'un triangle isocèle pointe en bas, encore marqué par une médiatrice verticale. Cette "bonne forme" est si décidée qu'elle sera une des premières figurées par Homo au paléolithique supérieur, avant de devenir un référentiel de base des figurations du néolithique. Quand naîtra l'écriture avec les empires primaires, c'est elle qui, signifiant "femme" à Sumer, vérifia un

caractère fondamental du signe écrit, qui est de pouvoir subir une rotation de 90° sans cesser d'être identifiable.

Ainsi le tractus génital femelle, "lieu des affluences" en Chine, réunit deux aspects de ce que nous avons appelé un stimulus-signe <2H>: (a) des montages très archaïques proches des stimuli-signaux, dont un système pileux primitif qui contraste avec celui plus récent de la chevelure ; (b) une grande richesse sémiotique, activant-passivant la distanciation et certaines conventions des signes.

Pour autant, cette région du corps sera, par la fluence de ses attracteurs multiples, un des lieux privilégiés des effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques excités à travers la sculpture et la peinture hominiennes. Dite rahâm dans le Coran, elle fournira un nom fondamental du Dieu unique : le Matriciant, ar-Rahmân, et aussi le Matriciel, ar-Rahîm, multipliant ses matrices plurielles. Allah est ainsi le thème de la Désirance, hamada. Dans l'avant-dernière sourate, il sera dit al-Falaq, le Seigneur de la Fente, fente de vie (analogisante), et peut-être aussi de mort (macrodigitalisante <1D1b>), puisqu'il y est question de protection contre les ennemis.

b. Le pénis ithyphallique

Le pénis pendant, déjà sélectionné par les Primates (en raison d'un premier redressement?), a dans la station debout une évidence centrale, facteur de la rencontre (r-en-contre) <1F>. Erigé et tumescent, grâce aux blocages sanguins stables du tractus génital mâle, il rend apparent et manifeste non seulement une forme, mais une mise en forme.

Par quoi il deviendra l'indice et l'index (a) de l'énergie (ergein, en, agir en dedans), (b) de la surrection et de la résurrection, dans les figures ithyphalliques des tombes grecques, (c) de la forme intégrée, dans l'exaltation grecque de la convexité, (d) de l'articulation (artus, joint, -culum, dimin), en particulier de celle du verset védique, qui est un des sens du mot sanskrit lingam, (e) de la prénance du signe en tant que signe, de sa signifiante <10A9>, en raison de l'évidence du convexe, par exemple dans la stèle chinoise, (f) du désirant de la désirance.

Le pénis est moins riche topologiquement, géométriquement, scripturalement que la vulve. Dès le paléolithique, c'est un accent plutôt qu'une figure, et en sanskrit le lingam allègue la signification et surtout l'articulation (comme celle du verset) plus qu'il n'est signe lui-même. Mais il a cependant assez d'indicialité et d'indexation, allant de pair avec assez de charge <3B2,3F3>, pour confirmer la notion de stimulus-signe. Et les effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques se sont également excités à son propos, depuis les cavernes africaines à tout le moins.

c. Les mamelles saillantes

Par opposition aux mamelles préhominiennes, qui ne saillent qu'en périodes de lactation, celles d'Homo ont été sélectionnées saillantes assez constamment. Y fut favorisée en même temps une aréole du tétin, en réponse sans doute à la succion des lèvres de plus en plus différenciées du nourrisson d'Homo un jour locuteur. Ce fut, avec le gland du pénis, les lèvres de la vulve et celles de la bouche, un quatrième affleurement de la muqueuse, c'est-à-dire du dedans de l'organisme vers le dehors. Par

quoi le corps d'Homo adjoignit une intimité passive à l'intimité (interus, interior, intimus) active de son visage et de son regard.

La saillie constante des mamelles hors des périodes de lactation est un cas d'une sélection qui fut sans doute d'abord anatomo-physiologique (une exigence de la station debout?), mais qui devint plus tard sémiotique. En tout cas, dans leur mélange de ressaut et de pli, de tumescence et de détumescence, de dehors et de dedans, les seins (sinus, sinuosus, sinuare), avec leur mélange de saillance et de prégnance, mélangent bien les conditions du stimulus-signal avec celles du signe.

d. Les organes externes-internes. La libido

A la vulve triangulaire, au pénis dressé, aux mamelles saillantes, il faut ajouter, parmi les stimuli-signes, la barre de la bouche et les cercles des pupilles et des yeux. Autant de "bonnes formes" <5B> sélectionnées par le corps d'Homo géométrisant. Autant aussi d'organes externes-internes, où le corps hominien est plus ou moins pénétrable et émetteur, où le dedans et le dehors se croisent sous forme de muqueuses accessibles, voire exhibées.

La sélection de portions externes-internes de l'organisme, seulement timidement annoncée dans le monde animal, a tenu chez Homo à diverses originalités. La vue globalisante et le regard indexateur, pour l'oeil. La parole et la voix musicale, pour la bouche détachée. Le coït affronté, pour la vulve et le pénis. Du reste, toute possibilité de contact interorganique dut être privilégiée chez un primate rendu inquiet <1F5> par son redressement. D'autre part, on peut croire qu'il y avait une cohérence à ce qu'affleure le dedans chez un animal très endotropisant <1D2b>. Rien tant que les orifices à muqueuse et à sphincter n'allait être le lieu de la jouissance hominienne <4G1>.

Quand, vers 1900, Homo commença à s'interroger, dans la psychanalyse, sur la construction ontogénétique des relations significatives entre son corps et son *woruld, c'est vers ces orifices qu'il se tourna d'abord. L'importance de la jouissance dont ils sont le siège lui fit concevoir la libido (libet), cette envie effrénée (sans frein) puisqu'elle est primordiale, et qui fut souvent réduite à la libido "sexuelle". Peut-être parce que celle-ci est la plus complexe. En regard de la faim, qui est la plus intense (G. Durand).

2. La partition-conjonction sexuelle

Pour comprendre l'élan sexuel hominien, il ne suffit pas de décrire les propriétés topologiques, cybernétiques et sémiotiques d'organes génitaux isolés. Il faut voir qu'ils sont coaptatifs et même conjonctifs, c'est-à-dire que la forme de chacun comprend et appelle par inversion la forme de l'autre, selon la structure tenon-mortaise, plus passive, et la structure gantant-ganté, plus active. Et que les deux termes y sont sensibles, sensibles conjonctivement au fonctionnement du corps sien et à celui du corps coapté. Nous désignerons cette relation comme la partition-conjonction. Et en nous en tenant à la relation tenon-mortaise, plus simple, dont ce qui est dit vaut a fortiori de la relation gantant-ganté, plus complexe.

a. La relation tenon-mortaise et gantant-ganté sensible

Géométriquement, la liaison tenon-mortaise est remarquable en tant que partition minimale de l'Un : l'Un s'y divise en Deux, mais en deux qui renvoient à leur implication réciproque, et donc à l'Un, dès leur division, et même en vertu de leur division. Tecturalement, le chevillage fournit l'imbrication la plus proche et la plus tenace. Cybernétiquement, l'action-passion copulatoire tient en moteurs et en senseurs qui renvoient circulairement l'un à l'autre, de même que les tactilités lubrifiantes et les kinesthésies lubrifiées. La perception-motricité d'un partenaire est induite par la perception-motricité de l'autre, en sorte que le rythme exerce là, plus encore que dans la marche, ses caractères d'alternance, d'interstabilité, d'accentuation, de tempo, d'autoengendrement, de convection, de strophisme, de gravitation par noyaux, enveloppes, résonances, interfaces. Phylogénétiquement et ontogénétiquement, les organes mâles et femelles sont les deux versions d'une même séquence embryologique basale.

On ne saurait dénombrer les fécondités logiques, ontologiques, métaphysiques, religieuses de la partition-conjonction. En Inde, elle fut visée statiquement par la superposition du lingam sur la yoni. En Chine dynamiquement par la compénétration et l'engendrement réciproque du yin et du yang. Platon en a éloquemment marqué l'unité en supposant qu'elle résulte d'un Anthropos primitivement un et circulaire dont les deux moitiés (résultant de sa brisure par les dieux jaloux de sa puissance) ne furent pas sitôt séparées que déjà elles se mirent en quête de leur unité initiale, donnant lieu ainsi au désir-par-manque, typique de l'Occident. Les rapports de la Dyade sortant de la Monade et y retournant par la Triade ont été invoqués partout. En même temps, la maladresse de toutes ces thématizations montre à quel point Homo, technicien transversalisant, était mal armé pour manier conceptuellement <1D2b> une division conjugante et une conjugaison distinguante.

En tout cas, le principe de l'élan sexuel hominien réside dans la partition-conjonction plutôt qu'en deux organes attirant chacun leur complémentaire ou en quête chacun d'un complémentaire. C'est en ce sens que Freud, d'après Marie Bonaparte, aurait constamment enseigné que dans ses imaginations coïtales l'enfant s'identifie aux deux adultes accouplés. Ceci se confirme e converso par les cas d'impuissance et de frigidité, car les spécimens hominiens qui en ont proposé des remèdes, et qui donc en furent sans doute menacés, comme Montaigne, montrent qu'ils partent d'un modèle d'effraction et d'autostimulation, où A va vers B, et B vers A ; non où l'élan de chacun résulte du double englobement A-B-A et B-A-B. La partition-conjonction est une relation qui ne se définit pas par ses termes, mais qui les définit. C'est peut-être même une relation qui engendre ses termes.

Etant donné cette singularité peut réductible aux panoplies transversalisantes, elle est par excellence l'occasion d'effets de champ excités. Effets de champ perceptivo-moteurs, puisque là l'effraction active est simultanément passive dans la mesure où l'effracteur est tactilement sensible, et que l'effraction passive est simultanément active pour la même raison. Effets de champ logico-sémiotiques, puisque une réalisation biologiquement fondamentale défie ainsi les thématizations langagières, imagétiques, gestuelles. La gêne et la plaisanterie dont est entouré presque partout le coït hominien tiennent d'abord à la difficulté de l'imager et de le conceptualiser <1D2b> pertinemment.

b. L'orgasme bisexuel

L'orgasme achève la réalisation de la partition-conjonction. Il fut installé chez les mammifères mâles pour assurer la continuation de l'accouplement jusqu'à l'éjaculation, beaucoup plus exigeante que la simple lordose attendue de la femelle. Il a donc le statut d'un affect, c'est-à-dire que de soi il n'accomplit rien, mais accompagne un comportement effecteur (l'éjaculation) pour le soutenir <1D1d>. Cela le distribue en quatre temps principaux : (a) une exaltation initiale (arousal) instigant et installant l'intromission, (b) un plateau de synchronisation des synodies neuroniques, (c) une montée paroxystique, (d) une chute par niveaux accompagnant un renversement des neuromédiateurs une fois l'effet éjaculatoire obtenu.

C'est ce dispositif qui chez Homo fut sélectionné non plus seulement chez le mâle, mais aussi chez la femelle. La station debout, la transversaliation, la disponibilité du coït affronté rendirent l'éjaculation encore plus hasardeuse que chez les primates antérieurs, et supposa une coaptation physique renforcée. D'autre part, l'habitude de la collaboration, de la communauté, du compagnonnage, de la rencontre devait favoriser une certaine similitude de conduite chez les partenaires en même temps qu'un développement de la phase en plateau (phase b).

L'orgasme bisexuel ainsi sélectionné réussit d'autant mieux qu'il consonnait avec la relation tenon-mortaise sensible, en créant une expérience partagée, mais cependant plus ponctuelle chez le mâle en raison des blocages sanguins décidés d'une érection considérable, et plus étale chez la femelle, dont les blocages sanguins sont plus labiles. A quoi correspondent des zones cérébrales concernées plus nombreuses et, semble-t-il, plus diffusives chez la dernière.

Mais l'orgasme bisexuel acheva la partition-conjonction par son côté ultimement embrassant. D'abord, comme affect <1D1d> il est une sensation non informationnelle (Bergson en fit état), - n'apportant pas comme telle d'informations sur les états de l'environnement, ni du corps coapté, ni du corps sien ; par quoi il met déjà les partenaires dans une performance au-delà ou en deçà des clivages de la technique et des représentations analogiques et digitales du signe (elle est fondante, dit W. Reich). En même temps, il s'entretient dans un rythme coapté à deux pôles, où celui de l'un est induit par celui de l'autre, à la fois assurant l'Un et distinguant le Deux. Homo ne thématiza cette saisie d'existence pure, où les effets de champ excités confondent leurs aspects perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques, qu'à partir de la fin du XVIIIe siècle, avec Rousseau, mais il dut en pratiquer très tôt les implications en ce qui concerne les dépassements des significations et des sens particuliers par le sens ou le Sens <6E> (la littérature allemande du XIXe siècle et du début du XXe est très riche sur les vertus comparées de l'orgasme coïtal et masturbatoire).

L'orgasme étant ainsi une expérience limite de position par annulation, la "petite mort" de l'expression populaire, ce furent sans doute plus encore les états pré-orgastiques ou para-orgastiques, très modulables (témoin le tantrisme), qui eurent une importance anthropogénique décisive. A travers la caresse, mais aussi les partitions-conjonctions par la musique, les arts plastiques, le travail quotidien rythmé, les ambiances (ire, ambo), les spécimens hominiens baignèrent dans des effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques incessants. Ainsi se sélectionnèrent chez eux des ruts et des chaleurs non seulement saisonniers (calculés sur l'exploitation optimale

des saisons pour la gestation et le nourrissage) comme chez l'animal, mais quasiment permanents.

3. La partition-conjonction généralisée

A ce compte, la partition-conjonction chez Homo, avec ses affects pré-orgastiques ou para-orgastiques, déborde alors largement la performance coïtale et s'applique quasiment à tout.

Car se retrouve un peu partout le couple concave/convexe (tenon-mortaise, gantant-ganté) qui en est l'essence, avec ses implications de topologie générale, de topologie différentielle, de cybernétique, de logico-sémiotique. Plus généralement encore, innombrables sont les cas où, entre deux ensembles, les variables externes de l'un sont en coaptation avec les variables internes de l'autre, et réciproquement.

D'où toutes les substitutions possibles entre le tractus génital et d'autres organes qui ont des propriétés semblables, en particulier les orifices à sphincter (bouche, tractus anal, uréthral) où se jouent les relations rythmiques essentielles de l'interface qu'est un organisme entre un milieu extérieur et un milieu intérieur. Un jour, Homo devenu psychanalyste pensera même que ces substitutions suivent un ordre réglé de complexité croissante, privilégiant d'abord la bouche, lieu de l'expérience du continu, à travers les tumescences et détumescences de l'oralité ; puis, l'anus, lieu de l'expérience du discontinu, à travers les séparations solides de l'analité ; puis, le tractus uréthral combinant ces deux aspects dans la liquidité dirigée ; enfin, l'ouverture-fermeture la plus complexe dans la génitalité, engageant deux organismes, et même l'éventualité d'un troisième, engendré, et retournant la partition-conjonction en conjonction-partition.

Mais le rapport partition-conjonction orgastique s'étend à tout le champ des activités-passivités hominiennes. On le retrouve entre le mangeur et le mangé, le chasseur et le chassé, le constructeur et le construit, l'écoutant et l'écouté, l'imageur et l'image, le tueur et le tué, le voleur et le volé. Avec des effets de champ excités et des exaltations paraorgastiques diverses. Les confidences des musiciens virtuoses et des toreros, mais aussi de leurs publics sont sans ambiguïtés à ce propos. Ainsi s'achève le rythme : jazz veut dire à la fois rythme partagé et accouplement.

Faut-il ajouter que, dans l'Univers, une relation qui engendre ses termes n'est pas le fait de la seule partition-conjonction? Ni la gravitation ni le champ électro-magnétique ne sont non plus la somme d'attractions de A par B et de B par A, mais des champs distribuant leurs pôles. Les physiques des énergies faibles et fortes n'obligent pas à un autre discours. Est-ce que les effets de champ perceptivo-moteurs copulateurs seraient un cas particulier d'une disposition générale d'Univers? C'est ce que les sciences exactes de l'Univers aborde dans le cadre de leurs clivages techniques et scientifiques, et que les diverses mystiques de l'Univers envisagent de façon d'emblée para-orgastique.

Ainsi l'omniprésence de la partition-conjonction orgastique a appelé chez Homo une double perception. (a) Celle où la partition-conjonction sexuelle lui paraît l'attraction première dont les autres ne sont que des substituts. Il n'y a alors, en fin de compte, qu'une libido, sexuelle. Les exaltations nerveuses de tous ordres seraient des dérivations (sublimations) des montages coïtaux exaltateurs sexuels. (B)

Celle où la partition-conjonction est une disposition d'Univers, ou du moins de l'environnement terrestre, dont la partition-conjonction sexuelle est seulement un climax. Les exaltations sexuelles seraient un cas particulier d'exaltations nerveuses plus globales.

Ces deux vues semblent s'être retrouvées un peu partout dans le devenir d'Homo. L'anthropogénie n'a pas à choisir, mais à noter la force anthropogénique de chacune, et surtout des croisements mathématiques, physiques, cybernétiques, physiologiques, sémiotiques des deux.

G. LES FANTASMES ET L'IMAGINAIRE

Les effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques compliquent fort les perceptions, imaginations, conceptions, volitions, affects d'Homo, les traversant ou entourant souvent de fantasmes. Plutôt que de donner de ceux-ci une définition générale, il faut d'abord en distinguer les diverses sortes.

1. Les fantasmes de choses-performances

On parle sans doute de fantasme chaque fois que, dans la saisie exotropique ou endotropique d'une chose-performance en situation dans la circonstance sur un horizon <1B>, les effets de champ qu'elle déclenche ou dont elle participe en deviennent l'élément prépondérant. Plus brièvement : les fantasmes sont alors des choses-situations AVEC leurs effets de champ, dès que ceux-ci deviennent intenses. En grec, phantasma recouvrait apparition, spectre, rêve impérieux, vision, image "en" esprit et sans consistance particularisante, prodige, phénomène céleste, réminiscence, écho, etc. Tout cela auréolé de la constellation sémantique formée par phantasia, phantadzein, phanos (radieux), phanos (lumière vacillante de flambeau), phaneros, phantasioûn, etc.

Le cas le plus fréquent est celui où le champ accompagnateur est perceptivo-moteur et excité <5D>. Mais des effets de champ perceptivo-moteurs dynamiques <5C> et même fixateurs <5B> peuvent obtenir des résultats semblables. Et même les effets de champ logico-sémiotiques. Le trait commun est donc l'intensité du champ provocateur avec pour résultat un certain vertige, où le perçu et le percevant, l'imaginé et l'imaginant, le logifié et le logifiant non seulement ne se distinguent plus guère, mais sont dans un état de fusion, qu'il faut définir moins par une confusion que par un accroissement de potentiel (de pente au sens thermodynamique). En une fulguration violente ou tendre. En un rapt brusque ou étendu.

Certains états d'une chose-performance, XY, se prêtent bien à l'effet fantasmagorique. En voici une énumération indicative. (a) Quand, selon le vocabulaire de David Marr <Vision, Freeman, 1982>, XY n'est encore saisi dans les circuits nerveux qu'à 2,5 dimensions", c'est-à-dire "subject-centered", et pas encore à 3 dimensions, c'est-à-dire "object-centered". (b) Quand XY, en tant que faisceau d'attracteurs, est puissamment traversée par les attractions d'autres attracteurs. (c) Quand le statut logico-sémiotique de XY hésite entre le senti, le perçu, l'imaginé, l'indice, l'index, le concept, le voulu. (d) Quand les thématizations techniques de XY sont auréolées par les thématizations distanciatrices de signes qui les investissent, les dilatent, les font saillir les gonflent de prégnances. (e) Quand la thématization sémiotique de XY est déjà magiquement une présence incontrôlée. (f) Quand XY

appartient à plusieurs modes d'existence <4B> et catégories du possible <4C>. (g) Quand, dans XY, le taux topologique de proche/lointain, ouvert/fermé, englobant/englobé, compact/diffus y importe davantage que sa segmentarité et sa substituabilité. (h) Quand, dans XY, le vertige des catastrophes (René Thom) de la topologie différentielle menace ostensiblement sa stabilité structurelle, et en particulier ses "bonnes formes". (i) Quand l'appréhension de XY hésite entre activité et passivité. (j) Quand la charge sexuelle qui investit XY rend aveugle à ses autres fonctionnements. Etc.

Les choses-performances fantasmées sont tellement inhérentes à Homo possibilisateur que ses fonctionnements connaissent deux statuts. (A) Un statut fantasmatique, où les actions-passions se dilatent spontanément par l'intensité des effets de champ. (B) Un statut objectal, où les opérations techniques et cognitives donnent lieu, par contrôle, à une saisie aussi segmentarisante, clivante, que possible.

Dans la vie courante, ces deux régimes connaissent un passage incessant et souple de l'un à l'autre. Un passage qui n'est pourtant pas une vraie médiation, impossible en un domaine si fluent, mais une alternance rythmique, exploitant toutes les propriétés d'interstabilité du rythme <1A5>.

2. Les fantasmes de *woruld

Il est de la nature du fantasme de chose-situation, qui est éminemment résonnant en raison de ses effets de champ, d'étendre ses résonances jusqu'à la circonstance et, à travers elle, jusqu'à l'horizon <1B2-3>. On peut même se demander s'il n'y a pas toujours, en ce cas, un certain court-circuit entre la chose-performance et l'horizon.

Ainsi, la saisie fantasmatique d'une chose-situation tend-elle à devenir celle du *woruld en général, c'est-à-dire de l'environnement approprié par Homo <1B>, et même en tant qu'approprié par Homo, en particulier quant à l'apparition-apparitionnalité <1D1h> suscitée à cette occasion. Non qu'en ce cas le fantasme soit sans thèmes, mais ceux-ci ne lui importent plus dans leur particularité. Le fantasme du *woruld est une expérience présenteielle présenteive <6C7>.

3. Les fantasmes de la partition-conjonction (sexuelle et généralisée)

Assurément, le thème central des fantasmes, c'est-à-dire de fonctionnements accompagnés d'effets de champ puissants, est la partition-conjonction sexuelle. Négativement en raison de l'impossibilité de l'opérer techniquement, logiquement ou géométriquement. Positivement, parce qu'elle ne s'obtient qu'à travers des effets de champ embrassant <5F2>, et même sans doute moyennant sa reprise dans la partition-conjonction généralisée <5F3>.

4. Les fantasmes fondamentaux comme hyperchamps organo-techno-sémiotiques

A ce compte, on entrevoit que l'ensemble des fantasmes de choses-performances et de *woruld que suscite à travers (toute) son existence un spécimen hominien constitue un hyperchamp, qu'on peut appeler son fantasme fondamental <20A>. Ce fantasme n'est pas simplement une somme ou une moyenne, le simple résultat de fantasmes particuliers. Car, étant donné les interrelations des synodies neuroniques, il les engendre en retour autant qu'il en est engendré.

Par la jouissance et le rythme basaux qui y sont inhérents, par les structures et les textures qu'il anime et qui l'animent, le fantasme fondamental soutient toute l'histoire de ce que, depuis le XVIIe siècle, on appelle un individu. C'est la part essentielle de son destin-parti d'existence, dont la définition distributive est indispensable à sa pleine compréhension <6F>.

5. L'aura fantasmatique de la présence-absence

Dans un très grand nombre de fantasmes, la présence-absence intervient pour une part considérable, au point d'effacer un moment les particularités pratiques et cognitives de la situation, de même que les affects lissés <1D2c>. Elle y intervient comme aura, d'une aura qui volatilise plus ou moins les fonctionnements qu'elle nimbe.

Il a été remarqué plus haut que les spécimens hominiens, quand ils cherchent à cultiver la présence-absence, arrivent à leurs fins en disposant certains fonctionnements de telle sorte qu'ils s'effacent diversement à son profit <4C6>. Le fantasme propose le même phénomène de façon non volontaire. On y voit des choses-performances ou des environnements ou des cohérences du "je" avoir pour résultat, en raison de leurs effets de champ, que les fonctionnements y échappent au domaine des opérations successives contrôlées du protocole et de la panoplie techniques et sémiotiques où ils se meuvent d'ordinaire, si bien que la présence-absence semble les subjuguier. Ce qui concorde avec le sentiment de fusion, de fulguration, de rapt propre au fantasme <5G1>.

6. Les fantasmes compulsionnels

Ce qu'on appelle couramment les spécimens hominiens "normaux" font un va-et-vient incessant entre le traitement techno-sémiotique et le traitement fantasmatique de leur environnement. Le premier précise le second pour l'action, le second ouvre et solubilise le premier pour la jouissance. Entre ces deux traitements, le dosage est subtil, et plus précisément rythmique <1A5>. Or, ce rythme est fragile. Il suffit d'un déséquilibre des neurotransmetteurs, de quelques souvenirs traumatiques, de synodies nerveuses <1D1c> perceptives ou logiques trop abruptes pour qu'aient lieu des fantasmes dits compulsionnels.

Dans ceux-ci, le croisement entre les découpes du clivage synodique et les intensités du fantasme donne lieu à des sortes de courts-circuits, avec des survoltages ponctuels. Ce qui est "normalement" une pente de potentiel intensifiante prend l'aspect d'un entonnoir vertigineux. Le fantasme compulsionnel est bien connu pour ses effets de vols, de viol, d'assassinat singulier ou collectif plus ou moins cumulatifs ou instantanés.

Différents modèles sont alors envisageables. (a) Les énergies "normalement" plurielles et animatrices d'un fantasme de *woruld <5G2> et d'un fantasme de "je" <5G3> s'étranglent en un fantasme de chose-situation particulière. (b) Un effet de champ résultant combine les propriétés habituellement distinctes d'effets de champ perceptivo-moteurs dynamiques, excités et fixateurs, voire logico-sémiotiques. (c) Des effets de champ au lieu de dégager la présence-absence comme un nimbe l'absorbent en eux, en sorte que l'action ou l'abréaction compulsionnelles sont souvent inconscientes et se décrivent comme un trou noir, dont la neurophysiologie pourra peut-être décider un jour dans

quelle mesure ils sont plutôt synodiques ou physiologiques, ou les deux à part égale.

Des confidences d'artistes, de mystiques, d'amoureux passionnels incitent à penser que, grands maîtres des fantasmes contrôlés, ils ont éprouvé dans leur vie des fantasmes compulsions violents mais courts. Devant un paysage, un tableau, un texte, à l'écoute d'une phrase musicale ou d'une voix. Et surtout, avec hésitation entre trou-noir et présence-absence survoltée.

7. L'imaginaire en tant qu'il couvre l'imagination et les fantasmes

Les fantasmes obligent à bien distinguer imagination et imaginaire, selon l'anthropogénie intelligente que fait le français. En rigueur, l'imagination, qui est une notion de psychologie expérimentale, consiste à clore et animer dans la circulation nerveuse endotropique les perceptions, les motricités, les affects qui ont été initialement mis en branle dans la circulation nerveuse exotropique. A cet égard, elles contribuent aux conceptualisations, qui sont des imaginations qui exploitent les capacités associatives et neutralisantes <1D2b>, et aussi déchargeantes ou purificatrices <2D2e>, du cerveau hominien. A quoi on ajoutera les volitions lorsque des moyens et des fins sont saisis comme anticipés <4G>.

Par contre, quand on parle d'imaginaire, on vise des imaginations, des perceptions, des concepts, des volitions qui comportent le caractère de fantasmes. Le rêveur est un organisme devenu support spécialisé de l'imaginaire, qu'il se calfeutre dans son fauteuil, ou se promène à l'air libre comme le Rousseau des Rêveries du promeneur solitaire. L'imaginaire est le terrain de la jouissance, de l'invention, du changement de référentiel qu'est le génie, autant de cas où le donné est parcouru de généralités très larges et se dilue en généralités très souples. Il y a un âge privilégié de l'imaginaire hominien, entre l'adolescence finissante et l'avant-trentaine, à en juger par les créations géniales des grands physiciens.

La notion d'imaginaire ne peut servir à l'anthropogénie, comme à toute psychosociologie sérieuse, que si on en serre la définition. En tout cas, en n'y confondant pas l'imagination, le fantasme objectal, le fantasme fondamental, et parfois même, par dérive étymologique, ce qui appartient à l'analogique, entendu comme l'image. Car il va de soi que l'imaginaire, en bonne langue, porte aussi sur le macrodigital, ou "symbolique" au sens des logiciens. Pour le mathématicien, il y a souvent autant de fantasmagorie, et donc d'imaginaire, du signe "+" comme signe mathématique que comme instrument de crucifixion, ou comme croisée des chemins.

H. SEMIOTIQUE DES EFFETS DE CHAMP

Il est difficile de proposer une sémiotique générale des effets de champ, et mieux vaudra considérer, dans la seconde partie de l'anthropogénie, comment ils fonctionnent selon qu'ils interviennent dans des lectures <10>, des images <7 et 11>, des musiques et des danses <8 et 12>, des dialectes <13 et 14> et des écritures <15>.

Mais on peut signaler dès ici qu'étant rythmiques, du moins s'ils sont excités-incités, ils ne se transmettent guère que par une

participation de celui qui les reçoit. Il faut, dit-on, les épouser. On ne comprend une danse qu'en la dansant, exotropeusement ou du moins endotropeusement. De même pour une symphonie ou une chanson à boire. Un paysage ou un tableau.

On remarquera aussi, dès maintenant, que les effets de champ sont incoordonnables, sinon de jure pour une intelligence infinie, du moins de facto pour une intelligence hominienne finie, en raison de la multiplicité, diversité et instabilité de leurs attracteurs avec leurs interrelations. Mais ceci n'implique pas qu'ils soient indescriptibles. De même qu'on peut les épouser par le rythme sur un horizon, on peut décrire, par le langage ou par des équivalents graphiques et musicaux, les effets de champ particuliers qui distinguent l'art de Rubens versus celui de Tintoret, la musique de Beethoven versus celle de Mozart, l'atmosphère d'un café en contraste avec celle d'un autre, la caresse féminine versus la caresse masculine, l'état d'esprit d'une entreprise versus celui d'une entreprise adverse, etc.

Ainsi, l'anthropogénie distinguera soigneusement l'incoordinabilité des effets de champ et l'indescriptibilité dont il a été question à l'occasion de la présence-absence dans le chapitre précédent <4>.

I. REEL VS REALITE

Arrivée en ce point, l'anthropogénie est invitée à remarquer le doublet que le français permet de faire entre réalité et réel.

La réalité désigne alors tout ce que, dans l'Univers, les spécimens hominiens peuvent ressaisir, assumer, comprendre, décrire dans des systèmes techniques et sémiotiques. Corrélativement, le réel désigne ce qu'Homo ne peut et ne pourra jamais ressaisir dans ces systèmes, par exemple ce qui est indescriptible. Entre les deux se trouve la zone ambiguë de ce qui est incoordonnable de facto ou de jure.

Ainsi, appartiennent à la réalité les tables, les fruits, les escroqueries, les équations de la physique, les figures géométriques, les nombres, les mots des langages dans leur aspect de désignants simples, les représentations figuratives explicites des tableaux, l'expansion de l'univers, l'existence ou la non-existence d'un big bang, les cerveaux, les chimères, les contenus des rêves, les effets de champ fixateurs, etc.

Et appartient certainement au réel au sens le plus fort la présence-absence, qui est bel et bien, mais est définitivement non descriptible. Et aussi le lien "occasionnaliste" que la présence-absence entretient avec les fonctionnements qu'elle accompagne, puisque ce lien est également non descriptible en raison de la nature d'un de ses deux termes <4B>.

Parmi les cas ambigus, on signalera d'abord les effets de champ perceptivo-moteurs excités. Ce sont des fonctionnements, et ils sont donc descriptibles, et même peut-être coordonnables au moins de jure (c'est-à-dire par un calculateur infini) <5I>. Cependant, du fait qu'ils sont incoordonnables de facto, du moins pour Homo, ils suggèrent déjà quelque réel derrière la réalité, ou du moins versus la réalité. Et ils le font encore davantage parce qu'ils sont des fonctionnements présentifs <4C6>, c'est-à-dire qu'ils thématissent et cultivent la présence-absence, que ce

soit chez certains plasticiens ou musiciens, chez un promeneur rousseauïste, chez l'habitué d'un bistrot qui hante quotidiennement son coin préféré. Certains effets de champ logico-sémiotiques, comme ceux de l'humour <22E4>, jouent aussi avec la présence-absence, et pour autant ouvrent aussi dans la réalité certaines béances du réel.

Toujours parmi les intermédiaires entre réalité et réel, on fera une place centrale à la partition-conjonction, sexuelle ou généralisée. En effet, certains de ses aspects appartiennent à des fonctionnements, comme l'anatomie et la physiologie de l'accouplement, ou encore l'orgasme. Mais elle défie largement les logiques <5F2a>. Puis, elle a un rapport étroit avec les effets de champ perceptivo-moteurs excités. Surtout, elle entretient un lien privilégié avec la présence-absence, en s'approchant d'une présence-absence exclusive. L'impossibilité de totaliser les aspects de conjonction et de partition du coût, ni conceptuellement ni sensoriellement, a été relevée par Homo depuis au moins 2000 ans à travers Lucrèce et Augustin, Bossuet (qui cite Lucrèce), Hegel, Proust, pour s'en tenir au domaine latin.

Les idées philosophiques vraiment novatrices sont également des entre-deux à cet égard. Ainsi le kamo en Polynésie, le kami au Japon, l'anima scolastique (anima est quodammodo omnia), le concept hégélien, la durée bergsonienne, le néant chez Valéry et la néantisation chez Sartre, etc. comprennent tous des fonctionnements (physiques ou logiques) descriptibles, mais débouchent presque d'emblée sur la présence-absence, indescriptible. Il en va de même des expériences dites spirituelles, comme le t'chan chinois, le satori japonais, l'extase occidentale, le dikr arabe, la transe chamanique, .

Enfin, il faut prendre en compte des expériences plus faibles (et trompeuses?) d'une béance du réel au sein de la réalité, par exemple quand Homo mathématicien aperçoit la structure d'une équation, et qu'il sait bien qu'elle n'est qu'une expression d'une structure plus large, qu'il ne connaît pas encore, laquelle est sans doute elle-même une expression de structures encore plus larges qu'il ignore maintenant, ou peut-être ne saisira jamais. Quelque chose de semblable se retrouve chez Homo physicien quand il s'interroge sur le big bang, et qu'il se demande jusqu'où celui-ci est incoordonnable de facto, et cela qu'il le considère comme un commencement absolu (quant à notre Univers), ou comme le rebondissement d'une contraction préalable. Dans ces cas, on le voit, il s'agit là de réalité fuyante plutôt que de réel définitif ou absolu, comme dans le cas de la présence-absence.

A cette zone intermédiaire appartiennent également des objets comme les photographies <12I2>. On y constate sur une pellicule les effets chimiques de photons extérieurs dirigés par une lentille, ce qui n'a rien de mystérieux, et ces catastrophes chimiques contrôlées donnent à "voir" certains personnages, objets, actions, ce qui n'est pas trop mystérieux non plus. Mais, en même temps, les "représentés" sont proposés là comme des indices sans cesse débordés par d'autres indicialités possibles, indices en émergence fragile parmi d'autres indices, indéfiniment. Si bien que quelque chose du contenu sémiotique d'une photo est tangiblement et invinciblement inatteignable, et que, concernant la nature de la photographie, il est suggestif de dire que toute photo est de la réalité rongée ou percée de réel.

(Note. - On prévient le lecteur français, parfois familier de Lacan, qu'il n'y a aucun rapport entre le couple réel/réalité défini ici et celui de cet auteur. Le réel lacanien est ce sur quoi on bute, ce qui nous encombre ("ce que j'ai appelé l'encombrement par le réel"), ce qui

est objet de calcul technique" ("par le réel, c'est par le savoir, le numérique"), ce que le langage dans une de ses fonctions premières distingue du rêve (se distingue du rêve ce dont nous sommes malades ("les malades, c'est-à-dire les malades du réel, n'est-ce pas?"). Cependant, pour lui, il y a des qualités de réel : (a) celui, mélangé au fantasme, de la bouteille de San Pellegrino, es astres, des automobiles, (b) mais il y en a, suspecte-t-il un autre, un autre, atteint dans l'impossible : "l'impossible, il n'y a que là que nous pouvons avoir une petite idée de ce qui serait un réel qui ne serait pas fantasmagorique. On ne voit pas autrement où nous pourrions en avoir la moindre idée.") Dans des contextes où il est question de ce "vrai réel" ("si je puis dire entre guillemets"), le mot "réalité", sur fond de "principe de réalité", semble apparaître alors pour bien marquer le côté fantasmagorique du réel ordinaire, dont l'imaginaire fait partie : ("en fin de compte, l'imaginaire, l'imaginaire fait partie du réel." "Il n'y a aucune autre raison à aucun de vos actes présents, passés, comme futurs, que du fantasme, hein?") <Les textes cités sont de 1972-74>.

* * * * *

Situation du chapitre

La partition-conjonction se prête à une investigation interminable. On espère en avoir assez indiqué les aires et les voies de déploiement, qui à la fois se préciseront et se généraliseront dans plusieurs des chapitres ultérieurs.